

Directeur politique : H.-D. COLLIN

ABONNEMENTS

Table with subscription rates for Metz, Alsace-Lorraine, Germany, France, and Paris.

En vente à PARIS A la Librairie Alsacienne-Lorraine, 1, rue de Médiol.

Le Lorrain

Rédaction et Administration : 14, RUE DES CLERCS, METZ — Téléphone N° 31

ANNONCES

La petite ligne... 30 Pl. RECLAMES La ligne... 50 Pl.

Les annonces sont reçues aux bureaux du Journal 14, rue des Clercs, à Metz et dans toutes les Agences d'Étranger.

Courtoisie internationale.

La France et l'Allemagne viennent de donner toutes deux un bel exemple de courtoisie internationale.

L'attaché militaire d'Allemagne à Paris, le lieutenant-colonel de Winterfeldt, a été, comme on s'en souvient, très légèrement blessé dans un accident d'automobile aux grandes manœuvres françaises : longtemps entre la vie et la mort, il a été entouré de sympathies très sincères dans la petite cité de Grisolles et de soins intelligents, assidus et zélés au-delà de toute expression de la part des autorités militaires et médicales.

On dira peut-être qu'il devait en être ainsi puisque l'accident était arrivé sur territoire français, aux manœuvres françaises et sur territoire français. Personne sans doute ne le contestera, mais on ne contestera pas davantage qu'il y a eu là, de la part des Français, un ensemble et une suite de délicatesses rares et telles que les Allemands ne les attendaient certainement pas. C'est affaire de tempérament, peut-être, sensibilité de race et finesse d'éducation. Soit ! Mais c'est ainsi et il faut reconnaître que c'est tout à l'honneur de ceux qui savent se conduire ainsi.

L'Empereur d'Allemagne ne me contredirait pas puisqu'à son tour il vient de faire un si beau geste pour proclamer la chose. Il a conféré de hautes distinctions à plusieurs personnes qui ont eu le plus à faire avec le colonel blessé et il a fait remettre une belle somme pour les pauvres de la petite cité. C'est un noble remerciement, adressé en termes délicats, à la France entière et à son gouvernement.

En se réjouissant de ces échanges courtois entre les deux pays, n'est-il point permis de se demander si cela ne pourrait pas être le point de départ de meilleurs rapports politiques entre les deux gouvernements et les deux nations ? Sans doute il y a entre elles l'Alsace-Lorraine dont Bismarck ne voulait pas et qu'il n'a jamais négligé par condescendance pour de Malke qui y tenait ; mais cette maladresse une fois faite, pourquoi traiter si durement l'Alsace-Lorraine au point de scandaliser l'Europe et de froisser la France à qui la nature même laisse le droit de s'intéresser à nous au moins au point de vue moral. Quand une fille s'est mariée, elle ne se marie pas en vain.

Complètement, sur l'Allemagne, au lieu de nous appliquer la Dictature, les passeports et toutes les tracasseries administratives que l'on sait, nous avons traité avec bienveillance, pourquoi pas même avec prévenance, la France se serait beaucoup plus vite habituée à se passer de nous et à conduire toute sa politique sans que nous y comptions pour rien.

Pourquoi l'Empereur ne nous traite-t-il pas un peu comme les habitants de Grisolles ? Il nous fait sans doute par-ci par-là l'honneur de son impériale visite ; mais quel profit en avançons si ses gouvernements de Berlin et de Strasbourg nous administrent toujours comme des citoyens inférieurs et si ses soldats sont au-dessus de la loi à notre endroit ? Nous ne demandons ni égards, ni faveurs, mais simplement l'égalité, par l'autonomie, avec les autres États de l'Empire. L'autonomie ne serait pas seulement une justice pour nous, ce serait un bénéfice pour toute l'Allemagne et un avantage pour toute l'Europe. Nous la donner, et au plus tôt, serait donc aussi un acte de courtoisie internationale : nous avons la conviction que l'Empereur gagnerait à s'y prêter, que Sa Majesté est plus autorisée que personne à l'essayer et plus outillée pour réussir. H. C.

La Journée

Un très grave accident de chemin de fer s'est produit cette nuit en gare de Woippy près Metz ; un train transportant des militaires revenant de permission a été projeté contre un butoir ; il y a sept morts et dix-sept blessés.

Les puissances de la Triple Alliance ont fait remettre à Londres leur réponse à la proposition de sir Edward Grey relative à l'Albanie et aux îles de la mer Egée. Mais on ignore la teneur de ce document. Tout ce que l'on sait, c'est que la réponse de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de l'Italie est en somme défavorable.

En France, les sénateurs et députés, membres de la commission chargée de rédiger les statuts et le programme de la nouvelle Fédération politique, se sont réunis hier chez M. Joseph Reinach, à l'effet de poursuivre l'œuvre de rédaction qu'ils ont commencée dans leur réunion de mardi dernier.

En vertu de l'article 32 de la Constitution, le Roi d'Espagne a signé le décret de dissolution du Congrès et de la partie élective du Sénat. Les élections des députés auront lieu le 8 mars prochain et celles des sénateurs le dimanche suivant. Cette mesure est la conséquence de l'arrivée du parti conservateur au pouvoir.

Le discours prononcé à Rome par M. Barrère, ambassadeur de France, à l'occasion du 1er janvier, a produit une bonne impression en Italie.

On annonce que la date de la visite que le marquis di San Giuliano doit faire au comte Berchtold à Vienne, sera fixé prochainement.

La démission du cabinet bulgare sera connue officiellement aujourd'hui.

Les journaux de Bucarest s'accordent à dire que le gouvernement annoncera la démission du cabinet en séance publique du Parlement entre Noël et le Nouvel-An (vieux style).

Le voyage de M. Venizelos dans les principales capitales de l'Europe, est retardé de quelques jours.

Le conseil des ministres à Saint-Petersbourg a prolongé la défense faite à la presse russe de publier des renseignements intéressants à la défense nationale.

Au Mexique, les députés arrêtés au mois d'octobre en vue d'un ordre du président Huerta, ont été mis en liberté.

Chronique Générale

ALLEMAGNE

Le rapide de Berlin arrêté par une tourmente de neige.

Le rapide de Berlin, qui devait arriver à Paris mercredi soir à 11 h. 30, a été surpris, entre Hanovre et Cologne, et en suite entre Cologne et Liège, par des tourmentes de neige qui l'ont empêché de poursuivre son trajet au-delà de Liège. Les voyageurs ont dû,

pour gagner Paris, emprunter indirectement la voie de Bruxelles.

FRANCE

Les troupes noires en France. LES PREMIERS RÉSULTATS DE L'EXPÉRIENCE SONT TRÈS MAUVAIS.

Des contingents noirs et créoles des vieilles colonies ont été incorporés cette année dans les régiments de l'armée coloniale stationnés dans le Midi de la France. C'est sur les instances des représentants au Parlement de ces pays que cette expérience a été tentée. La classe de 1912, qui représente environ 1,600 recrues noires et créoles, a donc commencé son instruction militaire. Elle se fait lentement, car pour ne pas fatiguer ce contingent que le climat éprouve, que la moustique terrasse, les exercices ne commencent pour ces hommes dans certains corps, qu'à partir de midi. Malgré toutes les précautions prises, on compte beaucoup d'indisponibles : 39 p. c. dans certaines unités. Une vingtaine d'entre eux ont succombé et beaucoup encombrèrent les hôpitaux et les infirmeries régimentaires.

Le ministre de la guerre avait envoyé le médecin inspecteur Charvassat sur les lieux pour procéder à une enquête à la suite de laquelle il avait décidé d'envoyer dans leurs colonies les contingents créoles qui ne pouvaient s'acclimater en France. C'était donc une affaire entendue.

L'expérience coûteuse et inutile de l'appel des contingents noirs et créoles dans la métropole était annoncée sur l'avis de l'autorité militaire. Que s'est-il passé depuis la décision du ministre de la guerre ? On n'en sait rien. Mais une nouvelle décision intervient à quelques jours d'intervalle. Et ces pauvres noirs, qui n'ont pas du tout demandé à être soldats, qui espéraient revoir à bref délai leurs cases de la Guyane et des Antilles et vivre sous le soleil des tropiques, vont être affectés dans des garnisons d'Algérie et de Tunisie à des régiments de zouaves. On ne renverra dans leur pays que ceux qui n'ont pas pu supporter le climat de l'Europe.

La dernière solution du ministre de la guerre, écrit à ce propos le Temps, n'en est pas une. Envoyer ces recrues en Algérie et en Tunisie, ce n'est pas supprimer les dangers qu'a montrés leur incorporation dans les garnisons du Midi. Il est à craindre que le climat de l'Algérie ne leur soit pas plus favorable que celui du Midi de la France qu'en tout cas elles n'y soient aussi dépayssées que dans la métropole.

Leur renvoi dans leur pays d'origine s'impose donc. Et surtout qu'on n'appelle pas la classe 1913.

Une interview de M. Briand dans le « Tageblatt ».

Le Tageblatt, de Vienne, publie une interview de M. Briand exposant que ses amis et lui veulent une République habitable pour tous et où chacun soit à sa place. L'État doit rester neutre entre les citoyens. Ils souhaitent une France plus unie, plus forte et plus respectée.

SAINT-SIEGE

Le Pape a reçu de nombreux télégrammes de souverains à l'occasion du Nouvel-An.

Comme les années précédentes, presque tous les souverains d'Europe, même les souverains protestants ou schismatiques, ont envoyé des télégrammes à Pie X pour lui exprimer leurs souhaits de bonne année. Parmi ces souverains, citons : l'Empereur de Russie, l'Empereur d'Allemagne, l'Empereur d'Autriche, les Rois de Bavière, de Saxe, d'Espagne, de Suède, de Norvège, du Monténégro, l'ex-roi Manoel de Portugal, le duc d'Orléans, etc., etc.

Comme on le voit par cette liste, la papauté, que certains gouvernements affectent malheureusement d'ignorer, fait encore quelque figure dans le monde.

ITALIE

Les relations franco-italiennes.

UN DISCOURS DE M. BARRÈRE.

En recevant le 1er janvier la colonie française de Rome, M. Barrère, ambassadeur de France a prononcé un discours dont la première partie est consacrée à l'éloge de M. Albert Bismarck, le nouveau directeur de la Villa Médicis.

L'ambassadeur a ensuite parlé des rapports franco-italiens. Après avoir fait allusion à « maintenus

qu'il appartenait à la diplomatie de dissiper », et aux « intérêts tangibles et permanents » dont la reconnaissance a fait naître et durer l'amitié franco-italienne, M. Barrère a dit :

« Ce qui appartient au passé doit se continuer aujourd'hui dans le même esprit. Je vous disais l'année dernière que les ententes de la France et de l'Italie avaient conservé toute leur force : J'ajoutais que les événements, loin de les avoir modifiées, avaient démontré une fois de plus combien elles étaient nécessaires aux intérêts essentiels des deux peuples. Je n'ai rien à retirer de cette appréciation.

Les accords de 1900 et de 1902, conclus d'une part par MM. le marquis Visconti-Venosta et Prinetti, et de l'autre par M. Delcassé n'eurent pas seulement pour objet de concilier leurs aspirations africaines, mais aussi d'établir sur une base solide leurs rapports politiques généraux.

De ce que la France et l'Italie ont recueilli des avantages considérables, il ne résulte nullement que ces accords ne soient pas restés en vigueur, comme ils le sont en effet. Les deux grands peuples, aujourd'hui comme hier, ont un intérêt supérieur à rechercher non ce qui les divise, mais ce qui les unit.

Et si l'on apporte de part et d'autre dans le règlement des intérêts pratiques la bonne grâce, la cordialité et le désir de conciliation qui en doivent être la règle ; si ces rapports s'inspirent des sentiments très nobles et très hauts qui portèrent les deux nations à se rapprocher, le grand et les intérêts de la France et de l'Italie n'auront rien à y perdre.

AUTRICHE-HONGRIE

Scènes scandaleuses à Vienne la nuit du 1er janvier.

A Vienne, le renouvellement de l'année a été célébré dans la nuit du 31, suivant l'usage importé de quelques années de Berlin, bruyamment.

Lorsqu'on sonnait minuit, un détachement de 1,400 agents, chargé cette année de maintenir l'ordre dans le premier arrondissement, fut débordé. Des scènes scandaleuses se produisirent au hasard de la cathédrale. Malgré un grand nombre d'arrêts, de regrettables incidents troublèrent aussi la soirée organisée dans les salles du Concerthaus, de nombreuses personnes ayant trouvé occupées les places qu'elles avaient retenues.

SERBIE

Le roi Pierre a reçu les membres de l'opposition.

Sur l'invitation du roi Pierre, les membres de l'opposition se sont rendus au palais pour y exposer au monarque leurs vues sur la situation présente.

« Nous entendons protester, ont-ils dit, contre l'interdiction dont fait preuve le cabinet actuel en ce qui concerne les affaires intérieures. L'opposition n'a nullement le désir d'entraver la besogne parlementaire, mais, lorsqu'elle a quitté la séance de la Skoupchtina, elle était résolue à donner ainsi une preuve du mécontentement qui lui causent les actes du cabinet. Celui-ci a pris trop de liberté avec le budget de 1912. »

Les chefs de l'opposition conseillent au roi Pierre de former, pour continuer les travaux, un nouveau cabinet de coalition qui inspire une plus large confiance. Le parti actuellement au pouvoir n'a jamais réussi, en effet, malgré les quatre élections qui ont eu lieu, à obtenir une majorité suffisante pour poursuivre avec régularité et avec un esprit méthodique la besogne parlementaire.

Le roi Pierre désire un rapprochement entre les divers partis. Dans son opinion, les élections générales causées de graves inconvénients qu'il est préférable d'éviter. Grâce à l'influence que pourra exercer le monarque en ces circonstances difficiles, le présent cabinet arrivera, suivant toute probabilité, à se maintenir au pouvoir pendant deux mois encore.

Au mois de mars ou d'avril, la Skoupchtina sera dissoute et les élections générales auront lieu sitôt après la formation du nouveau cabinet de coalition.

BULGARIE

L'ouverture de la session du Sobranié bulgare.

Sofia, 1er janvier. — La session du Sobranié a été ouverte par le Roi en présence de la famille royale. A l'entrée du souverain dans la salle des séances, un député socialiste a crié : A bas la monarchie ! Les députés des autres partis ont immédiatement étouffé ce cri par des acclamations unanimes auxquelles le pu-

blic des galeries s'est associé. En même temps les députés socialistes ont quitté la salle.

Le Roi, dans le discours du trône, a dit : « Après que, l'année dernière, le peuple bulgare eut donné au monde le spectacle d'un effort militaire tel qu'on n'en avait pas encore vu jusqu'à et eût conquis, par ses armes, la liberté des populations asservies, notre patrie fut soumise à de nouvelles et terribles épreuves. Attaquée simultanément par les armées des cinq États voisins, ses fils durent combattre non pour des conquêtes ou des acquisitions, mais pour la conservation de notre propre territoire ; mais si, au cours de la guerre, le peuple bulgare lutta plus grand dans le malheur et les épreuves, de se battre contre des adversaires liquides et des armées ennemies jusqu'aux portes mêmes de la capitale sans communication et abandonné de tous, le soldat bulgare combattit jusqu'au dernier jour et jusqu'à la dernière heure. Il a interrompu la guerre sans avoir été vaincu.

Au nom de la Bulgarie, je m'incline devant les cendres de ceux qui sont tombés pour la patrie et j'adresse mon salut aux combattants invincibles.

Plus tard, lorsque nos ennemis s'attendaient à voir des désordres tels qu'un bouleversement comme il s'en est produit, dans des circonstances moins tragiques, dans d'autres États, le peuple a supporté toutes ces épreuves avec le plus grand sang-froid et une fermeté qui révélaient de précieuses vertus civiques.

Le discours motive ensuite la dissolution du Sobranié précédent qui, élu avant la guerre, d'après l'ancien système électoral, avait perdu le droit de se prononcer sur les questions nées pendant et après la guerre et concernant les rapports de la Bulgarie avec les grandes puissances.

Le discours déclare que ces rapports sont bons et que le gouvernement emploie tous ses efforts pour les rendre encore plus amicaux.

« Les relations avec la Roumanie ont été reprises avec une égale bonne volonté des deux côtés.

Nous avons ensuite échangé des représentations avec la Serbie, persuadés que le nouvel état de choses exclut les malentendus que la Turquie et ayant le ferme espoir que les multiples intérêts économiques qui lient la Bulgarie à l'Empire voisin trouveront leur solution dans les bons rapports de voisinage et d'amitié entre les deux États.

Nos rapports avec la Serbie sont également en voie de rétablissement.

Le discours du trône termine en exprimant la conviction que le peuple bulgare, après de glorieux faits d'armes et après les épreuves traversées, est résolu à restaurer ses forces dans la paix et un travail durable et qu'il ne pense qu'à remporter, sur le terrain de la paix et du progrès, des victoires susceptibles de lui assurer la place d'honneur qui lui revient parmi les peuples balkaniques.

Après lecture du discours du trône, le Roi s'est retiré salué par les acclamations du public massé sur la place du Sobranié et sur tout le parcours jusqu'au palais.

RUSSIE

L'état de santé du Tsarévitch.

Les détails suivants sur l'état de santé du Tsarévitch ont été donnés par une éminente personnalité :

« J'ai vu l'héritier pré-né par le commencement du mois, après être resté sans le voir pendant trois mois. Il avait changé dans ses manières et dans son apparence physique d'une façon quasi-miraculeuse. A la fin d'août, il était encore énormément de la jambe gauche, laquelle était tenue par des planches, et il ne pouvait marcher qu'en chancelant, même quand l'empereur le tenait par la main. Il était indolent et avait le regard terne. Il y a quatre semaines, j'ai fait tout ce que je pouvais, le teint rose, marchant sans appui, mais toujours encore légèrement de la jambe gauche. Pour mon édification, il se tint sur la jambe gauche. Pour mon édification, il se tint sur la jambe gauche et fit rapidement tourner l'autre en l'air. Je plaçai mes mains sur les épaules du Tsarévitch, et fis en tant que remarque qu'il prenait des muscles et que bientôt il serait capable de lutter. En fait, le prince s'est remarquablement fortifié, et il avait l'air d'un petit homme. Dans une conversation avec son médecin, l'exprimai mon étonnement d'un tel changement.

« Attendez quelques semaines et vous verrez la jambe gauche, encore raide au genou, devenir très souple, me répondit le docteur.

« Deux jours après, au cours d'une leçon de français, pendant que le maître avait le dos tourné, le Tsarévitch sauta sur un bureau et se mit à faire des gambades qui finirent par une chute. La jambe bien por-

tantasagorie, ou d'une hallucination, la victime des pièces des heures, ces fées des désirs.

« Quoi qu'il en fut, il se livra avec un plaisir des plus naturels, après son long jeûne, à la satisfaction de déguster des mets et vins exquis, que ses compagnons touchaient à peine.

« Songez, madame, dit-il enfin, j'ai été dévalisé complètement par ces voleurs de sauvages indigènes. A la côte, j'avais choisi un guide qui m'a trompé et qui m'a pris ma montre et jusqu'à mes lunettes pendant mon sommeil. Mes hommes ont pu le rattraper ce matin et lui ont fait passer, je crois, un mauvais quart d'heure. Ils l'ont rossé et lié à un arbre, où les bêtes féroces le dévorèrent, si ce n'est déjà fait.

« Roma ne dit rien ; elle comprenait quel sauvetage elle avait accompli tout à l'heure. Mais aucun regret n'en germa dans son cœur : sauver une existence ne peut jamais être une faute.

« Voici l'automobile du prince, remarqua Mme de Rifflemont qui, placée en face de la fenêtre, apercevait au loin le phare du véhicule. Il vient sans doute chercher notre hôtel...

« Qui achèvera d'abord de souper tranquillement, fit Roma. Dites qu'on attende, Padre.

« Le domestique sortit, pendant que le visiteur, dont la main se calma, exprimait une autre stupefaction en apprenant, en pareil lieu, l'existence d'une automobile.

« Ma parole, remarqua-t-il, on se croirait dans une capitale !

« Le prince Michel sollicita l'honneur d'être reçu, fit le domestique qui rentrait.

« Je ne reçois personne ce soir, dit Roma avec calme.

« Singulier milieu ! songea à part lui le docteur, tout en déglutissant un sorbet. De la féerie, je passe au mystère.

« Madame, continua-t-il tout haut, vous avez réconforté le voyageur perdu, je vous remercie et vous êtes, mais je ne serai pas plus longtemps indiscret ; puisque le maître de céans veut bien venir me prendre, je partirai en vous exprimant ma vive gratitude.

« Il n'était pas éloigné de se croire le jouet d'une

(A suivre.)

TRIOMPHE D'AMOUR

PAR RENE D'ANJOU

— Un nègre ? — Un martyr... J'ai sauvé de la mort un misérable ; cette joie valait bien votre effroi. Regardez ces corbeilles couronnées, elles attachent un malheureux. La pluie les avait resserrées au point qu'elles l'étranglaient, je suis parvenue à le délier.

— Mes hommes vont le chercher.

— Pourquoi ? Laissez-le en paix. S'il court, c'est qu'il ne veut pas être repris. Il préfère sa liberté à votre protection.

— Il est blessé, il ne pourra aller loin.

— Il ira vers son village. Ce sauvage a dû être victime d'une haine, surpris, presque tué. La Providence m'a conduite ici, mon rôle est fini et vous n'avez pas d'autre à jouer, vous que de me reconduire.

Michel s'inclina et offrit sa main pour guider sa compagne dans l'obscurité, à peine dissipée par les torches au milieu de ces bois, dont les troncs faisaient des ombres.

Mais Roma marcha seule, libre, agile, nullement embarrassée.

Elle précédait la troupe. A l'entrée du blockhaus, Mme de Rifflemont attendait, effarée. Elle accourut près de la jeune femme, l'embrassa maternellement :

— Enfant terrible ! Quelle angoisse vous causez... Ne vous effrayez donc jamais, ma bonne Magda, vous en verrez bien d'autres avec moi. Je m'entraîne, je m'entraîne... achève-t-elle en riant, je laisse pousser mes ailes.

Michel, peu satisfait de voir l'inlassable parti pris d'Ironie qu'affectait Roma, ne tenta pas d'entrer dans la villa : il prit congé sur le seuil.

— Bonsoir, prince, lui répondit Roma. Il n'y aura plus d'alerte cette nuit, dormez tranquille.

Sans attendre davantage, elle rentra chez elle changer son costume mouillé. Sa compagne la suivit.

— Comme vous êtes nerveuse, petite amie, lui fit-elle observer. Vous causez sciemment de la peine à cet homme qui vous aime tant.

— Et qui me garde si bien aussi... Ah ! mon oncle Fédor assure ses précautions. Le jour où je vendrai réellement prendre mon vol, il y aura des pièges à loup, des filets ou des sonneries électriques, n'est-ce pas ?

— Vous êtes ingrate, vous si douce, si parfaite ; vous n'avez à l'égard de vos meilleurs amis que des paroles amères.

— C'est tout à la fin, Magda, je parviens à comprendre, à deviner bien des choses. Mon âme murée s'élève un peu au-dessus des obstacles derrière lesquels luit une clarté.

— Quoi ?

— Voyez ces noix de coco : elles sont protégées d'une canque ligneuse qu'on enlève pour trouver le corce ; sous l'écorce, il y a l'amande. Mon cœur est enveloppé aussi d'une triple barrière ; l'une vient de tomber, je crois...

— Venez dîner, fit Mme de Rifflemont, inquiète ; vraiment, chez vous, la laune use trop le fourreau.

Roma secoua résolument sa tête blanche et posant sa main douce sur le bras de son amie, elle la regarda en face :

— Non, vraiment, Magda, je n'ai jamais été plus saine d'esprit... Vous avez raison, allons dîner. La force physique est le meilleur moteur des grandes résolutions.

IV

L'ÉTRANGER

Comme elles allaient s'asseoir à table, un bruit de pas de chevaux et des voix s'entendirent au dehors :

— Qu'est-ce encore ? fit Magda.

— Oh ! peu de chose, sans doute, répondit Roma. Les événements sont rares ici. Allez vous informer, ordonna-t-elle au maître d'hôtel.

Mais à travers les vitres des grandes baies ouvertes

sur le dehors et que protégeaient seulement des vélims, les deux femmes aperçurent un petit groupe d'hommes à cheval. A la lueur des torches, elles reconnurent un blanc.

— Un blanc ! s'écria Roma, un blanc et qui n'est pas un Romstewsky !

Vite elle ouvrit la porte-fenêtre et s'avance sous la véranda, devant laquelle le visiteur mettait pied à terre.

A la vue de la jolie apparition, l'étranger salua avec une parfaite aisance :

— Pardonnez-moi de vous déranger, madame, dit-il, en un français très pur ; mais absolument égaré dans les forêts qui vous environnent, j'ai vu comme une oasis les palissades de votre plantation.

— Oh ! soyez le bienvenu, fit Roma, dont l'esprit entrevoyait déjà un moyen de salut dans le hasard de cette arrivée, un moyen de savoir des choses extérieures, de communiquer avec l'Europe...

— Merci, vous me sauvez... J'en ai perdu... Votre concierge...

— Voici un mot qui vient de l'autre côté de la mer. — Avec moi... Donc, l'habitant préposé à la garde d'une de vos portes a téléphoné, au plus extrême surin, sans doute ?

— Sûrement non !

Le ton de cette dérogation fit passer une expression d'étonnement sur les traits du pionnier...

Il reprit :

— La réponse téléphonique a été : « Je serai heureux de recevoir un Européen. Qu'il veuille bien suivre tout droit la route jusqu'à ce qu'il rencontre une villa éclairée où je l'attends. »

— Je comprends, vous avez un peu oïlé à gauche, vous avez vu des lumières et vous êtes tombé chez moi. Soyez donc le bienvenu et venez partager notre dîner.

L'étranger s'inclina de nouveau :

— Je vais donc me présenter, madame ; réellement, je n'avais pas pensé qu'une carte de visite pût m'être utile en ce désert, aussi n'en ai-je une ni aucune : Je suis docteur et professeur à la faculté d'Arctow, en Alaska...

— C'est le ciel qui vous envoie !

— Auriez-vous besoin d'un médecin ?

— J'ai besoin surtout d'un compatriote. Achève votre présentation, je vous prie.

— Stéphane Worsky, devenu explorateur, afin d'étudier la psychologie des diverses races, la genèse de l'humanité à travers son échelle de progression.

— Entrez, vous devez avoir faim, à cette heure tardive.

— Ça, oui. Il n'est impossible de me souvenir quand j'ai bien pu déjeuner. Ce ne doit pas être aujourd'hui. Il m'est arrivé une telle aventure...

— Vous la direz à table.

— Mais le planteur qui m'attend...

— Quel planteur ?

— Le propriétaire de cette terre, dont j'ai oublié le nom, quoiqu'il me l'ait téléphoné.

— Le prince Michel Romstewsky ? Il ne vous attendra plus, on va lui téléphoner que vous restez ici.

— Avouez que je puis être stupéfié, madame. Je vis, en ce pays, un conte de Mille et une Nuits.

Le maître d'hôtel débarrassa le nouveau venu de son chapeau, de son manteau, de ses gants ; et des valets prenaient les chevaux pendant que les nègres de l'escorte se hâtaient vers l'office.

L'étranger s'assit sous les hauts candélabres, devant la table servie avec tout le luxe habituel au Romstewsky : cristaux, argenterie, fleurs et fruits de toute beauté.

— Pardonnez-moi, madame, dit le docteur Worsky, voyant, maintenant qu'il était hors de l'obscurité à ténacité de la véranda, la raide

